

La malveillance, une histoire de manque

Conférence de Pierre Janin aux Journées Bienveillance
le 6 octobre 2012 au Creuset de Meymans

1^{ère} partie. Retour sur le mot Bienveillance

Pour commencer, je voudrais préciser comment j'emploie le mot bienveillance. Son étymologie est le latin *bene volens*, bon vouloir, il s'agit donc de veiller au bien, de vouloir le bien, le bonheur d'autrui.

Pour beaucoup de gens, en tout cas ici en France, le mot véhicule une certaine connotation condescendante de supérieur à inférieur, connotation héritée je pense de nombreux siècles de prééminence de l'Église. Je rappelle ici que l'Église catholique a explicitement interdit de lire la Bible au concile de Toulouse en 1229, et qu'au concile de Trente, trois siècles plus tard, qui s'étendit sur 18 années (1542-1563) il fut précisé ceci :

« Pour arrêter et contenir les esprits agressifs... le Concile ordonne que... personne, se confiant en son propre jugement, n'ait l'audace de tirer l'Écriture sainte à son sens particulier, ou de lui donner des interprétations contraires à celles que lui donne et lui a données la Sainte Mère l'Église à qui il appartient de juger du véritable sens et de la véritable interprétation des Saintes Écritures... Les contrevenants seront soumis aux peines fixées par le droit. »

Et encore :

« Nous confessons que l'Écriture sainte est imparfaite et lettre morte tant que le Souverain Pontife ne l'a pas expliquée et n'en a pas permis la lecture aux laïques ».

Et voici encore le conseil des cardinaux au nouveau pape Jules III lors de son élection en 1550 : *« La lecture de l'Évangile ne doit être permise que le moins possible surtout en langue moderne... Le très peu qui est lu généralement à la messe devrait suffire et il faudrait défendre à quiconque d'en lire plus. »* Je rappelle ici qu'au moment du Concile de Trente, Luther avait déjà traduit la Bible en allemand pour la rendre accessible à tous ; il affirmait que la religion ne pouvait en aucun cas être dictée par le pouvoir en place, et que la Bible était la seule autorité spirituelle. Il avait été bien sûr excommunié (1521).

Les prêtres catholiques, soumis à l'autorité des évêques et ceux-ci à celle du Pape, ont donc eu très longtemps la fonction de veiller sur les âmes de paroissiens déclarés moins éclairés, moins spirituellement armés pour se défendre les tentations du démon. *« Je prierai pour vous, mon fils, ma fille. Si je vous prescris ou vous interdis ceci ou cela, c'est pour votre bien. Je sais mieux que vous ce qui est bien pour vous, je vous veux du bien, je suis bienveillant. »*

Avec ce rétrécissement infantilisant du mot bienveillance, *je ne suis pas d'accord du tout* : il l'ampute de sa dimension large, qui est en même temps *vouloir du bien, veiller au bien, être accueillant, respectueux, concerné, solidaire, se sentir du même bord que l'autre même s'il est différent... une disposition favorable à ce qui est soit en moi-même, soit autour de moi : les choses, les gens, la nature, le monde, l'univers... Etre bienveillant, c'est être « en faveur de », attentif à ce qui est possible dans le sens de meilleur, bref c'est être **POUR***. J'adhère tout naturellement au sens que lui donnent les bouddhistes : ceux-ci laissent à chacun la tâche de trouver, avec l'accompagnement des enseignants qu'il aura choisis (et non pas ceux qu'on lui aura imposés),

son chemin vers l'éveil, et ils ont déjà donné son nom de Bouddha à celui qui doit, selon eux, prendre la suite du Bouddha historique, de son nom personnel Siddharta Gautama : ce successeur sera Maitreya, ce qui veut dire le Bienveillant. De son côté, à peu près à la même époque que Gautama, il y a 2500 ans, Confucius disait : la bienveillance fait l'homme.

J'imagine volontiers que chacun ici a l'expérience d'avoir été bienveillant dans ce sens large : d'avoir voulu du bien, veillé au bien, travaillé au bonheur, de s'être senti concerné et solidaire d'une ou de plusieurs autres personnes ; et chacun a aussi, je suppose, l'expérience d'avoir reçu de la bienveillance d'une ou de plusieurs autres personnes. Et j'imagine enfin que tous, nous avons pu mesurer que la bienveillance, donnée ou reçue, a des degrés : elle peut aller de la gentillesse passagère jusqu'à un engagement total de l'être sur des bases intérieures fermes et durables.

(Au sujet de la gentillesse, un ami m'a parlé d'un livre d'Emmanuel Jaffelin où cet auteur cherche de son côté, lui aussi, à réhabiliter le mot qui de nos jours est imprégné d'une connotation de naïveté, de superficialité, de facilité, comme le sous-entend le titre d'un livre récent (d'un autre auteur) : *ne soyez pas gentil, soyez vrai*. Jaffelin rattache au contraire « gentillesse » au mot « gentilhomme », qui au XVIII^{ème} siècle a désigné en France tout homme de naissance noble, puis par extension tout homme qui, sans être né noble, a des sentiments, des manières nobles. Comme pour le mot bienveillance, acceptons ici aussi, au passage, un élargissement bienvenu du sens habituel du mot gentillesse).

2^{ème} partie. La malveillance

Je voudrais préciser ici que mes positions par rapport à la bienveillance ou à la malveillance ne sont pas des positions morales. Leur critère n'est pas : qu'est-ce qui est bien ou mal, mais : qu'est-ce qui pour moi est vivant, et qu'est-ce qui ne l'est pas, ou moins. J'ai personnellement une disposition naturelle pour la bienveillance et je m'efforce de la cultiver chez moi et chez les autres, mais je ne considère pas qu'elle me vaille des mérites particuliers. Mon désir, mon élan pour la cultiver viennent de ce qu'elle est *en ce qui me concerne* un chemin plus fertile, un chemin plus vivant que ne peut l'être son opposé, un chemin de rencontre et de partage (comme s'intitulent les présentes Journées) : elle me mène à me sentir centré et en paix, en même temps qu'elle aide d'autres personnes à se sentir elles aussi centrées et en paix. Ainsi la bienveillance est une fleur que je jardine *pour la proposer à d'autres et la partager avec d'autres*.

Ma définition de la malveillance est en miroir de celle de la bienveillance, à savoir : *être en lien avec ce qui nous entoure et nous habite et être « contre » : vouloir du mal, veiller au mal d'une manière ou d'une autre : vouloir le malheur d'autrui ou en être satisfait, être rejetant, jugeant, ne pas aimer, se désolidariser, être méfiant, agressif, médisant, dévalorisant, déstabilisant, rejetant, en guerre, destructeur*. Sans doute chacun ici a l'expérience de subir ou d'avoir subi de la malveillance, et sans doute aussi l'expérience d'avoir en soi-même des possibilités plus ou moins grandes de malveillance.

Pas plus que la bienveillance n'est un mérite, la malveillance n'est une erreur, une faute, une faille : elle est **une donnée de fait** du comportement humain, et plus largement du comportement animal, que nous devons regarder en face si nous ne voulons pas en rester à être des militants sympathiques, mais quand même immatures, de l'amour inconditionnel.

Je distingue trois grandes catégories de malveillance.

• 1^{ère} catégorie : les malveillances de nécessité ou de protection

Depuis toujours, les êtres vivants survivent en prenant dans l'environnement ce dont ils ont besoin pour se nourrir, et par ailleurs ils se protègent en luttant contre ce qui les menace. Pour nous, humains dotés d'une certaine conscience de nos actes, avoir à tuer pour manger et/ou pour nous protéger est, *au sens strict du mot*, une malveillance. Malveillance nécessaire, mais qui peut devenir pourtant, dans certaines cultures ou dans certains milieux, une question morale : il est de fait que la chasse, la pêche, l'élevage, notre protection et celle de nos proches n'ont pas de visée bienveillante pour les animaux concernés. Nous ne voulons pas de bien aux bœufs ou aux poulets que nous élevons pour en manger la viande ; dans un autre registre, les guerres même défensives contre une tribu ou une nation menaçantes sont, par nature, malveillantes : elles veulent du mal à nos agresseurs. Dans un autre registre encore, quand nous mettons des tapettes pour empêcher une invasion de souris, nous sommes malveillants vis-à-vis des souris, la plupart de celles qui s'y font prendre meurent. Si nous utilisons des pièges qui ne les tuent pas, nous restons malveillants en ce sens que nous allons relâcher les souris loin de la maison, c'est-à-dire loin de leurs sources de nourriture et exposées aux oiseaux rapaces ou aux chats. Nous ne sommes pas bienveillants vis-à-vis des microbes pathogènes quand nous prenons des antibiotiques pour guérir d'une infection, ni vis-à-vis des moustiques quand nous pulvérisons de l'insecticide dans une chambre pour pouvoir dormir tranquilles, et ainsi de suite. Et sur le plan des relations avec les humains, nous fermons nos portes à clef pour éviter d'être cambriolés, nous avons des codes secrets pour nos cartes bancaires, nos voitures ont des systèmes sophistiqués pour que seules nos clefs puissent les ouvrir et les faire démarrer : au sens strict du mot là encore, nous sommes malveillants vis-à-vis des cambrioleurs, des personnes malhonnêtes et des voleurs de voitures.

• 2^{ème} catégorie : les malveillances délibérément destructrices

Examinons maintenant des cas extrêmes, qui semblent dépasser de très loin les nécessités vitales de survie et de protection : les malveillances radicales, délibérément destructrices comme par exemple celle des nazis vis-à-vis des Juifs, des Tziganes, des Slaves, tous déclarés « sous-hommes » donc devant être entièrement éliminés. Les collaborateurs de Hitler, tels Himmler, Heydrich, Mengele et bien d'autres, se sont totalement et activement engagés dans la « *solution finale* » visant à exterminer la supposée « *race* » juive. Je pense aussi à Staline qui, au nom de la lutte contre les *soi-disant* « *ennemis du peuple* », a voulu et orchestré des millions de condamnations au Goulag ou d'exécutions.

La Shoah et les purges staliniennes sont des exemples terrifiants, qu'on aurait aimé isolés, et pourtant les faits de malveillance consciente, voire revendiquée, restent nombreux et quotidiens. Leur surabondance peut donner le vertige : terrorisme, guerres religieuses, prises d'otages, vols à main armée, meurtres, violences sexuelles, maltraitements, le génocide au Rwanda ou le nettoyage ethnique en Serbie, la torture, les tueurs en série, les dénonciations calomnieuses, le racisme, les erreurs judiciaires (les affaires Calas au XVIII^{ème} siècle, Dreyfus au XX^{ème}, Outreau tout récemment, plus certainement des dizaines d'autres procès « orientés » que l'histoire n'a pas retenues), le trafic de drogues, les malversations financières, les incendies volontaires, les vengeances, *et aussi* nombre d'histoires locales moins terribles restées non publiées, par exemple celle du voisin ou du concierge qui, sans raison visible, vole et détruit systématiquement le courrier de la boîte d'un autre habitant de l'immeuble. J'en connais deux exemples.

• 3^{ème} catégorie : les malveillances intermédiaires

Il n'est pas du tout nécessaire d'être potentiellement un Hitler, un terroriste, un gangster ou un tueur en série pour être capable, dans notre vie quotidienne, de malveillances apparemment anodines ou « pas graves » qui n'en sont pas moins d'orientation destructrice : au niveau au-dessus de celui de la pêche, de la chasse, de l'élevage, des tapettes à souris, des antibiotiques et des précautions contre les cambrioleurs, il y a un autre niveau : celui des malveillances qui consistent, par exemple, à accumuler des rancœurs contre des proches sans jamais rien en dire jusqu'à une éventuelle explosion dans la famille ou entre amis, ou bien la malveillance qui consiste à faire la tête à son conjoint, à se plaindre, à dénigrer, à critiquer le patron, le mari, la femme, les enfants, le voisin, à prêter à tel ou tel, à partir de quasi rien, des intentions inavouables, à caresser longuement des fantasmes de représailles, à pratiquer, comme le dit le titre d'un livre de Searles (un psychanalyste américain), *L'effort pour rendre l'autre fou*, effort qui consiste à tout faire pour mettre le nez de notre vis-à-vis dans ses seules contradictions, afin de l'y tenir à notre merci. Il y a aussi, pour les plus vulnérables ou les plus inquiets, la malveillance qui consiste à se juger soi-même inacceptablement mauvais.

En somme, entre *d'un côté la malveillance plus ou moins masquée* d'un boudeur hargneux, d'un apprenti pervers ou d'un éternel coupable, et *de l'autre côté la malveillance agressive déclarée* d'un Hitler, d'un Staline, d'un Milosevicz ou d'un Marc Dutroux, même si la distance est très grande il y a un vaste éventail de possibilités de malveillances du même parfum. Sans doute ici, dans cette pièce, personne n'est-il capable du pire. Mais l'histoire des hommes, et pas seulement celle du XX^{ème} siècle en Europe, montre que certains humains *peuvent* devenir capables du pire, et qu'*a priori* ce ne sont pas forcément des personnalités exceptionnelles. Il est établi, par exemple, que nombre d'acteurs de la « solution finale » en Allemagne étaient au départ des hommes ordinaires, sans caractère forcément marqué, qui sans bien s'en rendre compte, ou en gardant bonne conscience parce qu'ils aimaient leur famille et/ou ne savaient pas tout, ont été entraînés dans la croisade antijuive des nazis, le génocide le plus froidement organisé et le plus meurtrier de l'histoire.

3^{ème} partie. Les couples malveillance/bienveillance

Les exemples extrêmes qui précèdent, ainsi que les malveillances que j'appelle « intermédiaires », peuvent donner le sentiment que la malveillance serait *par elle-même* foncièrement « mauvaise », foncièrement inacceptable, foncièrement anti-vie. Je ne crois pas cela : les exemples que j'ai donnés de malveillance nécessaire ou protectrice, qu'on pourrait dire « minimale », montrent assez clairement que *la malveillance peut aussi être un comportement dont la motivation première est bienveillante*. Nous ne savons pas si les souris, les microbes pathogènes et les moustiques nous *veulent* du mal, en tout cas ils sont potentiellement malfaisants, et c'est pour protéger nos provisions, notre santé, notre sommeil que nous cherchons à les éliminer. Même chose vis-à-vis des cambrioleurs, des fraudeurs à la carte bancaire et des voleurs de voiture : nous protégeons nos maisons et leurs habitants, nous-mêmes et nos proches, dont la sécurité matérielle et aussi la stabilité affective dépendent en partie de notre argent et des nombreux déplacements que nous devons faire en voiture pour rester dans le flux de la vie.

Autrement dit, la malveillance à l'égard de X peut être, d'une manière ou d'une autre, adossée de près à une intention bienveillante vis-à-vis de Y. C'est ce qu'illustre l'épisode suivant, que j'ai trouvé dans une biographie du Bouddha : un jour, le bouddha a noyé un homme en le jetant à l'eau depuis le bateau qui les transportait tous les deux. Malveillance vis-à-vis de cet homme ?

Evidemment oui, mais que faire d'autre face à quelqu'un qui venait de se montrer très menaçant pour les autres passagers du bateau, vis-à-vis desquels le bouddha se sentait par ailleurs profondément bienveillant ?

A partir de ces divers exemples, on voit bien ici comment bienveillance et malveillance peuvent être directement en vis-à-vis, comment elles constituent en somme une polarité, c'est-à-dire : si on supprime l'une, l'autre disparaît en même temps. Autrement dit, dans bien des cas, la bienveillance pour soi-même et pour les proches entraîne par nature une malveillance pour d'autres.

Inversement, la *bienveillance* pour d'autres peut aussi avoir pour partenaire, en coulisses, de la malveillance pour soi-même. C'est en pratique une situation courante pour les personnes engagées dans une modalité ou une autre de prise en charge d'autrui : infirmières, médecins, éducateurs spécialisés, thérapeutes, enseignants, etc., ainsi que les responsables d'entreprises ou d'associations qui sont constamment au service, ou les parents soucieux de leurs enfants, et notamment les mères de famille ou les épouses aimantes... pour toutes ces personnes, à *force d'être bienveillantes* avec les autres, elles ne sentent pas ou ne peuvent pas concevoir qu'elles deviennent malveillantes avec elles-mêmes, alors elles dépriment ou tombent malades, malades de rendre service, malades de dévouement, malades de négligence d'elles-mêmes. Pour les professionnels de la relation d'aide on parle de « burn out ». Ainsi nommé ou non, dans tous les cas il s'agit de l'épuisement consécutif à un manque de bienveillance pour soi-même.

Dans ces mêmes situations de bienveillance pour les autres, la malveillance pour soi peut également venir non pas de soi-même, mais des autres. Par exemple, si nous sommes uniformément « gentils » avec tout le monde il y aura bien souvent quelqu'un pour nous soupçonner de n'être pas « vrais ». Et dans la situation particulière d'une prise en charge éducative ou psychothérapeutique, les choses sont plus aiguës, plus intenses, plus risquées. On aura peut-être affaire, chez celui d'en face, à une malveillance du genre que j'ai appelé « intermédiaire » et qui peut être tenace, puissante, agressive, en raison d'enjeux de fond sur lesquels je reviendrai dans ma quatrième et ma cinquième partie. Mais même dans les cas moins difficiles dont il est question ici, personne n'est pourtant à l'abri de ce qu'en termes « aseptiques » (c'est-à-dire non directement impliqués) on appelle le transfert négatif, à savoir les reproches, les critiques, les révoltes, les accusations des gens dont on a pris soin et qui commencent à avoir moins besoin de nous : pour pouvoir enfin s'estimer eux-mêmes, ils ne peuvent plus, au moins provisoirement, estimer ceux qui ont été leurs parents, ou leurs aînés, ou qui en ont rempli la fonction. Crise d'adolescence, ou sortie soudaine d'un parcours thérapeutique : même si le thérapeute crie au passage à l'acte – pour beaucoup de pys ce ne peut être qu'une fuite stérile –, il peut pourtant s'agir d'un substantiel pas en avant. Dans ces épisodes, de la malveillance chez le jeune ou chez le patient émerge au premier plan, occultant ou défiant la bienveillance du parent ou du professionnel dont, pour grandir, il lui faut maintenant s'affranchir.

D'une façon générale toute interaction longue de deux ou plusieurs personnes, professionnelle ou non, un couple par exemple, passe par des épisodes où la bienveillance des uns ou des autres, ou de tous, n'est justement plus au premier plan, même si l'ensemble de la relation a été faite jusque-là d'estime et d'attachement réciproques. Il n'est pas dit que cette estime et cet attachement seront effacés ou reniés, bien que sur le moment on puisse le craindre, ce qui de fait n'est pas si fréquent lorsque la bienveillance a eu le temps de s'installer en profondeur.

En conclusion de cette troisième partie, au sujet de ce que j'ai appelé le « couple bienveillance/malveillance » mon expérience personnelle en tant que fils, en tant que père, mari, frère,

thérapeute, collègue, camarade, ami, amant, est que bienveillance et malveillance ont régulièrement affaire ensemble : elles peuvent être adossées (l'une ignore l'autre qui pourtant la motive), ou dans un corps à corps dramatique aux effets et à l'issue imprévisibles, comme dans toute histoire d'amour, ou dans le meilleur des cas, alliées, c'est-à-dire qu'elles se tiennent consciemment la main, chacune s'exerçant là où c'est le plus juste, autrement dit le plus vivant.

4^{ème} partie. Y a-t-il des malveillances célibataires ?

Qu'en est-il maintenant des malveillances ouvertement destructrices ? Sont-elles, elles aussi, adossées, ou au corps à corps, ou alliées à des intentions bienveillantes ?

La réponse ne va pas de soi, en tout cas elle n'est pas si simple. On ne peut pas croire que Marc Dutroux, qui a enlevé, violé, martyrisé ou assassiné six jeunes filles et un homme, agissait simplement à cause d'une nécessité qu'il aurait ressenti de faire du bien à quelqu'un d'autre ; ou qu'il en était de même pour Hitler par rapport à un réel danger juif pour le peuple allemand, ou par rapport à un vrai besoin vital pour la « race aryenne » de coloniser l'Est de l'Europe après en avoir éliminé les Slaves et les Tziganes ; ou que les profits du trafic de drogue répondent à des impératifs de sécurité personnelle ou familiale chez les trafiquants, ou qu'il en serait de même pour les snipers des guerres civiles qui, du haut des toits, abattent des gens dans les rues au hasard.

Et concernant les malveillances que j'ai appelées « intermédiaires », je ne crois pas non plus que les rancœurs contre les proches ou le voisin, ou les plaintes ou critiques perpétuelles, ou l'effort pour rendre l'autre fou, soient la face visible d'une bienveillance sous-jacente, en tout cas supposée facile à découvrir.

Nous avons donc à regarder en face que dans ces situations, et dans de nombreuses autres qui leur ressemblent, la malveillance, consciente et délibérée, a comme motivation première un enjeu personnel *qui ne se résume pas* à celui d'être suffisamment à l'abri du besoin et des menaces extérieures sur soi-même ou sur les proches. La lecture que j'en propose (et je ne suis pas le seul) est la suivante : il s'agit d'un autre enjeu, *premier par rapport aux impératifs de besoins et de protection*, qui a quelque chose à voir avec un besoin-racine situé tout au départ de notre vie sur cette terre : le *besoin-racine* d'être bienvenu dans ce monde, d'être accueilli parmi des semblables, de faire partie de l'humanité, d'avoir en somme *de naissance* le droit et la place de vivre. Quand ce besoin-racine n'a pas de réponse accueillante ferme et claire, quand je n'ai pas eu cet *accueil-racine*, alors l'enjeu de la suite de ma vie devient logiquement une lutte constante et solitaire pour *exister* contre *ne pas exister*, lutte qui a pour effet que plus les *autres* existent – ceux qui ne m'ont pas accueilli mais ont une place, ou ceux qui recherchent leur place avec plus de résultats que moi – plus ces autres-là existent, moins je peux moi-même exister ; et si je veux exister, alors il faut que ces autres n'existent plus, ou soient entièrement en mon pouvoir. Impossible d'être bienveillant pour qui que ce soit qui a une place que je n'ai pas, ou qui a des atouts pour en trouver une : face à ceux-là, dans mon urgence de n'être pas *rien* je n'ai pas d'autre ressource que de faire en sorte que les autres ne soient rien : autrement dit, *d'être radicalement malveillant*.

Il faut du temps, et une certaine forme de courage, pour même simplement constater que des êtres humains sont aux prises avec des enjeux aussi radicaux, aussi violents, et pour mesurer à quel point nous pouvons nous sentir démunis face à leurs attentes qui ont quelque chose d'un gouffre. Marie-Louise von Franz, une élève et disciple de Jung, rencontra un jour un homme emprisonné pour meurtre, et qui ne semblait pas se rendre compte de ce qu'il avait fait. Cet homme lui raconta un rêve où, sur une balançoire pour enfants, il se balançait de plus en plus fort et de

plus en plus haut, jusqu'à disparaître – ou peut-être jusqu'à ne plus voir le sol (j'ai oublié, cette lecture date d'il y a trente ans). Très impressionnée par ce rêve, et par ce qu'elle avait entendu et ressenti de ce prisonnier, M-L. von Franz en parla à d'autres personnes qui s'occupaient aussi de cet homme, en s'écriant (selon ses propres termes) : « N'y touchez pas, c'est une âme perdue ! ».

Une âme perdue ? Ce cri de Marie-Louise von Franz traduisait son impuissance, son déroutement, son non-savoir-faire ou non-savoir-être devant cet homme, fermé à son désir à elle de lui apporter quelque chose. Mais cette « âme perdue » était-elle une réalité en soi, indépendante de tout interlocuteur, je veux dire définitivement insensible à toute bienveillance ? Autrement dit, existe-t-il des âmes irrémédiablement perdues ? Hitler, Staline, Dutroux, le Dr Petiot qui assassina de sang froid plus de 60 juifs à Paris vers la fin de la guerre pour s'accaparer leur argent et leurs bijoux, Landru, Anders Breivik qui l'an dernier, en Norvège, tua méthodiquement 68 adolescents, ou encore Ben Laden, et tant d'autres, sont-ils des âmes perdues ?

Regardons quelques exemples de plus près, avec l'aide d'Alice Miller, dont certainement plusieurs d'entre vous connaissent les livres. Hitler : il planait sur son père Alois la rumeur qu'il était né hors mariage, d'un commerçant juif qui aurait séduit sa mère (la grand-mère d'Hitler) alors employée chez lui ; il semble qu'Alois en ait ressenti une honte intolérable, une humiliation impossible à effacer : celle d'être peut-être né d'un juif. On peut voir dans cette honte le déclencheur des châtiments quotidiens qu'il fit subir à son fils Adolf, lequel par ailleurs portait un autre poids : celui d'être né après trois enfants morts. C'est ce même Adolf qui plus tard voulut exterminer tous les Juifs, et qui fit par ailleurs assassiner dans son entourage y compris proche de très nombreux opposants ou déclarés tels. Staline, né lui aussi après trois enfants morts, fut beaucoup battu par un père aux colères imprévisibles et presque toujours ivre. Le père de Slobodan Milosevicz, l'un des artisans de la « purification ethnique » dans l'ex-Yougoslavie des années 90, était un prêtre orthodoxe en Yougoslavie communiste, quand la religion y était très mal vue et que toute influence morale/spirituelle sur ses paroissiens lui était en pratique retirée. Il abandonna sa famille en 1947 – Slobodan avait 6 ans – et se suicida en 1962 ; plus tard sa mère et un frère de sa mère se suicidèrent eux aussi : une famille vraisemblablement très perturbée. Dans mes propres recherches concernant Marc Dutroux, j'ai appris que son père doutait d'être son vrai père, et fut avec ses enfants brutal et humiliant.

Ce sont en pratique de cas moins extrêmes, donc des cas de malveillance que j'appelle « intermédiaire », qu'ont à s'occuper les psychothérapeutes, les éducateurs spécialisés, les psychologues, les psychiatres, et les autres professionnels de la relation d'aide, ainsi que bien des parents et des enseignants ; tous sont pourtant exposés à avoir affaire à des êtres humains qui doutent que le monde veuille vraiment d'eux, ou même qui sont quasi certains de n'y avoir aucune place : en somme, des âmes potentiellement perdues qui, mal acceptées ou pas acceptées du tout, survivent en se dégageant sur les autres du « mauvais » insupportable dont elles sont porteuses.

L'hypothèse dont il est question ici, c'est que les malveillances destructrices, radicales ou « intermédiaires », *ne sont pas innées : elles ont une histoire d'accueil-racine qui a manqué*. En d'autres mots, une âme est *perdue* dans la mesure où personne ne la cherche, ou en tout cas ne sait la chercher. *Ce qui manque à la personne malveillante, c'est d'être cherchée et trouvée* par ce qu'Alice Miller appelle un « témoin secourable », que Boris Cyrulnik appelle source de résilience, qui ne peut être qu'une personne bienveillante. Finalement, ici aussi la malveillance rencontre la bienveillance : la malveillance subie ou projetée des personnes en manque d'accueil-racine, et *notre* bienveillance de frères humains.

5^{ème} partie : hors bienveillance, hors malveillance : la non-veillance.

Dans la pratique, nos bienveillances ont des limites. L'interaction avec des âmes peut-être perdues, incapables de croire que qui que ce soit puisse leur vouloir « vraiment » du bien, demande du centrage, de la patience, de l'opiniâtreté, de l'humilité si nous voulons obéir de manière réaliste à l'élan de bienveillance qui nous pousse, ou qui nous attire, vers elles. Si la tâche nous paraît impossible, comme à M-L. von Franz avec le prisonnier assassin, alors oui, l'âme sera perdue *pour nous*, mais peut-être pas pour quelqu'un d'autre. Il m'est arrivé souvent, personnellement, de me dire : mais comment ce collègue, ou ce parent, ou cet enseignant, peut-il s'occuper avec tant d'accueil et de patience de cette femme si profondément malveillante avec elle-même, si agressive avec lui, de cet enfant en si grande souffrance muette, de cet adolescent si dangereusement rebelle ? Avec le temps la réponse s'est faite claire pour moi : dans cette situation le collègue, le parent, l'enseignant en question sait faire, moi je ne sais pas, alors que dans d'autres situations je sais faire, éventuellement mieux que lui.

Mais il y a peut-être aussi des situations où personne ne sait faire. L'hypothèse des comportements malveillants *acquis de l'environnement* pendant l'enfance semble valide dans de très nombreux cas, sinon ni l'éducation ni la thérapie n'auraient aucune chance de porter des fruits. Or ils en portent : si quelque chose lié à de la malveillance a été acquis, alors quelque chose d'autre, différent et meilleur, peut aussi être acquis ; et justement l'expérience le prouve. C'est sur cette malléabilité de l'âme humaine que misent toutes les relations aimantes, éducatives, ou soignantes.

Cela veut-il dire que rien n'est installé d'avance en nous ? Comme beaucoup le pensent et l'affirment notamment à la suite de Freud, et comme Alice Miller entre autres l'illustre avec force, nous naîtrions tous innocents, nous serions tous au départ des pages blanches.

Sur ce point la vision de Jung (parmi d'autres) est différente et personnellement je la trouve à la fois plus humble et plus ouverte, à savoir que, en arrivant sur Terre et *avant* toute expérience personnelle, chaque nouveau-né est porteur de mémoires de l'espèce humaine depuis son apparition, voire, plus loin, de la phylogénèse de tout le vivant, et encore plus loin de l'histoire de l'Univers entier. C'est ce sur quoi l'approche dite transpersonnelle, en psychologie et en psychothérapie, attire notre attention. Jung – qui semble avoir été un des premiers à employer le mot « transpersonnel » (überpersönlich) affirmait que chacun de nous, êtres humains, porte en lui « la queue du saurien », c'est-à-dire des mémoires primitives liées à la survie, ou pourrait même dire au fait basique d'exister, largement antérieurs à nos histoires personnelles ; ces mémoires primitives font partie des quelques matrices propres à l'espèce humaine qui orientent nos expériences à venir. On les appelle matrices archétypiques ou plus simplement archétypes. En d'autres mots, à la naissance *nous ne sommes pas des pages blanches*, nous portons de l'inné : nous sommes, disait encore Jung, d'un âge immense. (Je signale au passage et pour information que la querelle entre les tenants de l'inné (l'instinctif, le génétique) et ceux de l'acquis (l'apparis, ce dont l'environnement nous a imprégné) est un débat qui remonte au moins à Matusalem et qui soulève toujours autant de passions aujourd'hui).

Dans cette perspective il se peut donc que nous ayons affaire, chez nous-mêmes comme chez quelqu'un d'autre – parent, enfant, ami, conjoint, client, collègue, voisin etc. – à des comportements froidement destructeurs qu'une histoire *personnelle* de non-accueil ne suffit pas du tout à expliquer. D'ailleurs, si avoir eu des parents rejetants ou humiliants fabriquait forcément un Hitler, un Staline, un Marc Dutroux ou un Dr Petiot, il y aurait certainement parmi nous pléthore de personnes très dangereuses. Et inversement, Henri-Désiré Landru n'aurait pas pu exister, lui

qui fut désiré (d'où son 2^{ème} prénom) et adoré *par ses parents*. Si on tient vraiment à l'hypothèse de la naissance vierge, on peut toujours supputer que, dans l'amour parental des parents Landru, il y avait forcément quelque chose de louche sinon leur fils ne serait pas devenu ce qu'il a été ; mais à ce compte, *qui*, même parmi les meilleurs d'entre nous, ne serait pas comme Landru, au moins potentiellement, un escroc maintes fois condamnable à la prison et capable de tuer des femmes en série ? Autrement dit, je ne crois donc pas que les malveillances radicalement destructrices puissent avoir pour seule origine une enfance difficile.

La queue du saurien... « saurien » est le nom scientifique de la grande famille des lézards. Nos lézards français actuels n'évoquent pas *a priori* les forces instinctives aveugles et puissantes que suggère l'expression de Jung : la « queue du saurien », qui se réfère plutôt aux sauriens de l'ère jurassique, les dinosaures (« lézards terribles ») et notamment aux dinosaures carnassiers, dont le *Tyrannosaurus rex* popularisé par le film *Jurassic Park*. Pour les dinosaures de jadis comme pour les carnassiers d'aujourd'hui : les brochets, les libellules, les chats, les aigles, les araignées, la question de ce que j'ai appelé l'accueil-racine, qui conditionnerait le vouloir du bien ou vouloir du mal, est complètement hors sujet : les autres vivants sont des proies, ou non ; il y a victoire, ou défaite, il y a survie, ou mort. Si l'âme est ce qui associe l'être vivant au monde extérieur par un lien questionnant, une curiosité, une préoccupation, une recherche d'alliance, alors, chez les animaux qui ne peuvent vivre que s'ils tuent, *il ne peut pas* y avoir d'âme en lien avec leurs proies. Donc il ne peut pas y avoir d'âme perdue, il y a simplement absence d'âme. Les brochets, les libellules, les chats, les aigles, les araignées ne sont pas malveillants : ils ont tout simplement l'instinct de manger, donc de tuer, pour vivre.

Pour en revenir aux humains, je crois que nous avons à consentir au fait que chez certains d'entre nous et dans certains registres, sans qu'on puisse expliquer suffisamment pourquoi dans notre histoire personnelle, l'enjeu de *vivre* contre *ne pas vivre* est si présent que l'âme est comme chez les carnassiers : absente. Autrement dit il n'y a ni bienveillance, ni malveillance, il n'y a tout simplement PAS de veillance, il y a *non-veillance*. Henri-Désiré Landru en est un exemple très probable. Et je crois que Hitler, Staline et bien d'autres criminels, qu'ils soient d'échelle planétaire ou non, doivent être regardés sous cet éclairage-là *aussi*.

En fait, en mode atténué la non-veillance est quelque chose d'assez répandu ; on n'a pas besoin d'aller chercher Landru pour en trouver des signes. Par exemple, tous les jours nous sommes mis au courant de drames ou tragédies à beaucoup d'endroits dans le monde, et que faisons-nous de ces informations ? Pour la plupart, nous n'en faisons rien, ou plutôt nous les mettons de côté parce que c'est trop terrible, ou/et trop loin, trop hors de notre portée, trop incompréhensible, trop déclencheur de sentiments d'impuissance. Nous ne pouvons pas nous soucier utilement des 300 morts en Syrie il y a quelques jours. Ni de l'ambassadeur américain tué à Benghazi la semaine dernière. Ni des manifestations anti-Occident suite à la circulation sur Internet d'une vidéo anti-islamique. Ni d'un grave accident sur une autoroute loin d'ici. Parce que c'est beaucoup plus près, je suis plus remué par l'assassinat de deux jeunes à Grenoble voici quelques jours, mais je ne peux quand même pas m'en occuper concrètement. Et il y a tant d'autres drames. Pour nous protéger d'en être envahis, déstabilisés, déroutés, la ressource *est* d'être non-veillants.

Je reviens à la queue du saurien. Dans les cas extrêmes où pour une personne particulière, l'enjeu « vie contre mort » est dominant consciemment ou non, il n'y a rien dont elle puisse se soucier à l'extérieur sans glisser dangereusement du côté de la négligence d'elle-même donc de la mort. Si une araignée se souciait des mouches qu'elle prend dans sa toile, elle mourrait. De même,

pour la personne dont je parle, mis à part ce qui garantit sa survie, ses liens possibles avec le reste du monde sont très élémentaires ; elle a une âme très vulnérable, elle est constamment sur ses gardes, un rien la met en danger. Alors pour précisément ne pas perdre cette âme fragile, il lui faut l'enfermer dans une capsule inviolable. Parlant des psychotiques, Bruno Bettelheim parlait de forteresses vides. Je ne crois pas, quant à moi, qu'aucune forteresse puisse être vraiment vide, j'imagine plutôt qu'elle contient et protège une urgence fondamentale, qui est du vivant à l'état de fragilité maximum. Dans cette situation, la non-veillance, la forteresse, est une nécessité vitale.

Conclusion

Ce que j'ai tenté de montrer est que la malveillance n'est pas une maladie, un malentendu, une erreur, mais une donnée de fond de notre condition d'êtres vivants ; et notre condition plus particulière *d'humains concernés par nos semblables* en fait une préoccupation sociale, morale, spirituelle. C'est pourquoi j'en parle ici. Elle est, en nous ou/et hors de nous, un adversaire puissant dans nos vies ou dans celle des autres, explicite ou tacite, direct ou sournois : si elle l'emportait, toute estime de soi, tout affect, tout lien social, toute solidarité disparaîtraient, car son effet global est de rétrécir le champ du bon vouloir, de la bienveillance jusqu'à la faire disparaître, elle et ceux qui la portent. Inversement, c'est peut-être la malveillance qui disparaîtrait si... si nous étions certains d'être immortels... perspective lointaine. En attendant nous déplorons la malveillance, nous la contenons, nous l'éclairons, nous la craignons, nous l'affrontons, nous cherchons et nous préconisons des approches, des méthodes, des disciplines pour en réduire les manifestations et pour en soigner ou en transformer les effets. Elle est évidemment présente en arrière-plan à tout ce qui est proposé ou qui va l'être dans le mode opposé, la bienveillance, au cours de ces deux Journées de rencontre et de partage.

Sachons voir que la malveillance parle toujours de manque : manque d'accueil, manque de place, manque de regard et d'écoute, et tout à la base absence de la sécurité fondamentale, un besoin aussi ancien que la vie elle-même, qui est nécessaire pour pouvoir risquer de s'ouvrir à l'Autre et d'avoir de l'intérêt pour l'Autre. Confrontés à ces manques, chacun de nous fait selon ses moyens et ses convictions, et dans notre monde complexe tous sont nécessaires et bienvenus : du côté collectif les lois, le policier, l'enquêteur, le juge, d'un autre côté le parent, l'éducateur, le thérapeute, l'ami, le confident, le témoin secourable, d'un autre côté encore le philosophe, le sage, le prêtre, ou encore, d'un 4^{ème} côté, l'exercice d'une discipline qu'on peut appeler psychospirituelle comme, par exemple, celle du Dr. Len avec l'approche Ho pono pono, qui met directement au travail une bienveillance fondamentale. Ceux qui ne savent pas de quoi il s'agit pourront aller voir sur Internet, et aussi interroger l'un ou l'autre ici qui pourra peut-être leur répondre.
